



Charles Buet

*Histoires
à dormir debout*

Charles Buet

Histoires à dormir debout



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066319007

TABLE DES MATIÈRES

HORS CET ANEL POINT D'AMOUR

I LE DROIT D'ACQUIT

II LA MARGUERITE DES MARGUERITES

III LA CONFRÉRIE DES MOMONS

IV LES CHEVALIERS DE LA COSSE DE GENÊT

V COURONNE D'OR

VI COURONNE D'ÉPINES

LE DERNIER JOUR DE PHTA-NEHI

I LE RÉVEIL DE MEMPHIS

II TOUJOURS DU SANG!

III CNÉIUS GANUTIUS

IV L'ÉCLAIR DE LA FOI

EWENN AR GWÉNÉDOUR

I COMMENT EWENN DÉCLARA QU'IL VOULAIT TOUT SAVOIR

II COMMENT EWENN PASSA DIX ANS DE SA VIE A TOUT APPRENDRE

III COMMENT, APRÈS AVOIR TOUT APPRIS, EWENN S'EN REVINT ET DÉCOUVRIT QU'IL NE SAVAIT RIEN.

HISTOIRE D'UNE TÊTE DE MORT

I CLAUDINE

II LA FERME

III L'ÉGLISE

IV L'OUTRAGE

V LE SACRILÈGE

CENT FRANCS SCÈNE DE LA VIE CRUELLE



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS

BRUXELLES

VICTOR PALMÉ

J. ALBANEL

Directeur
général
76, rue
Saints-Pères.

Directeur de la
succursale
pour la Belgique et la
Hollande
29, rue des
Paroissiens.

1881

O tu que per moun amigetto
Et per ma counpagno bessai,
Diou a facho tanto lisquetto
Douco avénente que noun saï
Vois que té dig'à la franquette
Coumo t'aïmi coumo t'aimaraï?

T'aïmi coumo la cardarino
Aime l'oumbretto dei buissons,
Coumo lou gaou et la gallino
Aimeount l'approcho dei meissoun,
Coumo l'écho dé la collino
Aimo les poulidei canzouns.

(Chanson Provençale.)

HORS CET ANEL POINT D'AMOUR

[Table des matières](#)

I

LE DROIT D'ACQUIT

[Table des matières](#)

-Saint Mitre me bénisse! crois-tu donc, mon *pichoun*, qu'il soit permis d'entrer en notre cité, la plus fameuse qui soit au comté de Provence,- car messire Marius, chevalier romain, y défit des milliers de Teutons... à preuve que leurs os ont fait toute la terre du bourg de Pourrières... Crois-tu, te dis-je, tête d'étoupes, jongleur, baladin ou fol d'un seigneur aussi fol que toi, que tu pénétreras céans sans avoir payé le droit d'acquit? Or sus, beau compagnon, pèlerin laid autant que le singe rapporté d'outre-mer sur sa nauf par feu mon compère Frédéri, savonnier juré de Marseille, décédé en l'an huit de ce siècle, or sus, qu'es-tu, garçon! d'où viens-tu! où vas-tu? Quelle œuvre fais-tu de tes mains, si tu es chrétien laborieux et craignant Dieu?

Celui qui proférait ce long discours, entrecoupé d'incidentes, d'exclamations ironiques, accompagné de gestes vifs et répétés, était un homme d'âge mûr, fort bien vêtu d'une houppelande de fin camelot couleur d'olive, sur les manches de laquelle se voyaient, brodées en soie, les armes du comté de Provence: *d'or aux quatre pals de gueules*.

Il s'adressait à un jeune garçon, que sa mine farouche et grotesque tout à la fois n'intimidait nullement, et qui ne le regardait sans rire que grâce à de louables efforts.

Ce garçonnet, d'environ dix-huit ans, portait le costume des *fous* de cour; justaucorps cramoisi tailladé et doublé de jaune; bas noirs et bonnet pointu, empanaché de plumes de coq. Une dague à manche de corne pendait par une chaînette à son ceinturon de mailles, et de la main droite il agitant une marotte bizarrement sculptée.

Il montait un bel âne, au long poil brun, caparaçonné de grelots, de rubans et de pompons.

Cet étrange cavalier ne méritait point, du reste, le reproche qu'on venait de lui adresser; il était moins laid assurément que son interlocuteur: ses cheveux blonds taillés carrément sur le front et massés en grosses boucles sur ses tempes; son teint clair, ses yeux bleus, le gai sourire de ses lèvres rouges, opposaient un contraste flatteur au teint cuivré, à la rude chevelure noire, au nez bulbeux, aux yeux vairons de l'homme à la houppe, qui se tenait devant lui, les bras écartés, gesticulant sans retenue et criant à pleine voix, comme s'il se fût agi de happer au passage un demi-cent d'hérétiques.

L'adolescent, qui écoutait avec un sang-froid moqueur les questions verbeuses de cet individu, le laissa donc parler à son aise; mais quand l'autre eut fini, il se mit à rire, et tout aussitôt, d'un ton décidé et narquois:

—Mon bonhomme, lui répondit-il, puisque vous avez droit de m'interroger, il ne me déplaît aucunement de vous satisfaire. Je suis Landolphe Bel-Esbat, fol en titre d'office du noble sire de Nesle. Je viens de par là-bas, de delà les monts

de la Trévaresse que j'ai traversés hier à la vesprée... J'ai dormi à Lambesc au logis de Sainte-Victoire, et m'en suis venu de Lambesc à Aix, tout doucement crainte de fatiguer Miroir et moi.-Miroir, c'est mon âne.-Je ne vais pas plus loin que cette ville, où je t'invite à laisser entrer Miroir et moi, car si tu refuses de me livrer passage, Miroir va ruer, et moi je vais cogner dur!

-Bon! bon! par saint Mitre! riposta l'homme à la houppelande, un peu interloqué par l'acent résolu de Landolphe Bel-Esbat. Mais, encore une fois, il faut payer le droit d'acquit!

-Eh! qui te refuse de payer? s'écria le jeune garçon, qui commençait à s'échauffer. Je ne veux pas frauder ton seigneur, imbécile! encore que nous autres, gens de Paris, ne payions les impôts que si nous ne pouvons faire autrement.

-Or donc, qu'on me baille ma pancarte! reprit le péager d'un ton radouci.

Un valet apporta un rouleau de parchemin à cet honnête serviteur du comte de Provence, lequel, ayant déroulé ce document, couvert d'une superbe écriture à initiales d'azur, lut à voix haute, et non sans emphase:

-«Une charrette conduisant larrons au préau payera une corde valant six deniers.

«*Item*: un pèlerin dira sa romance sur un air nouveau et couchera sur la paille fraîche s'il veut passer la nuit au manoir.

«*Item*: un homme à pied, chaussé ou non, mendiant ou aventurier, sera logé quitte de tous droits, s'il fait quatre soubressauts.

«*Item*: un Juif mettra ses chaussons sur sa tête et dira, bon gré, mal gré, un *Pater* dans le jargon du pays.

« *Item*: conducteur d'animaux en foire doit faire gambader les singes et danser l'ours auson du flageolet.»

Le bonhomme s'interrompt, un peu confus.

-Hé bien! As-tu fini tes litanies? lui demanda Landolphe Bel-Esbat.

-Diable m'emporte! Je ne vois rien en ce parchemin pour les fols en titre d'office.

-On entend bien que tu n'es pas sujet du roi, s'écria Landolphe d'un ton sentencieux. Notre sire n'aime point jureurs, diseurs de blasphèmes et vilenies. Ta langue serait déjà forcée par le fer rouge, malandrin qui parles si librement du Mauvais! Au large donc que je passe, puisque je ne suis ni pèlerin, ni piéton, ni juif, ni montreur d'ours.

-Quel est ton métier, pour lors, et que viens-tu faire céans?

-Oui, oui! s'écrièrent quelques bourgeois qui assistaient à ce colloque... Tenez ferme, Sylvère Maguiboul!

-Ce mécréant vient peut-être jeter un sort à notre damoiselle Marguerite! insinua Delphin Cornillon, le sonneur de cloches.

-Nous avons déjà bien assez de vagabonds sans sou ni maille, paresseux! ajouta Féli, qui tressait des corbeilles en osier rouge, sous le porche de Saint-Sauveur, et gagnait ainsi honnêtement sa vie.

-Et déguerpis tôt, tôt, mécréant! gronda le taillandier Belancasse, de sa grosse voix accoutumée à dominer le bruit du marteau.

Deux garçonnetts dépenaillés, qui jouaient à la glissade sur le gazon du fossé, se mirent à hurler:

-A l'eau! à la rivière, le fou de France, pays des fous!

Cette scène, où d'une part se déployait toute la fougue méridionale, tandis que de l'autre part s'exaltait l'ardeur d'un écervelé de dix-huit ans, se passait par une belle après-midi du mois de mai 1234, à quelques pas de l'une des portes de la ville d'Aix, capitale du comté de Provence.

Les acteurs en étaient nombreux, car outre le vannier Féli, et Belancasse, et le sonneur de cloches, et Sylvère Maguiboul, péager et portier de la vieille cité, cinq ou six artisans, trois bourgeois prenant le frais, et bon nombre de jeunes gens qui s'ébattaient sur le revers du fossé, formaient un groupe assez bruyant.

Landolphe Bel-Esbat avait donc affaire à forte partie; et, jugeant que sa faconde, si éloquente fût-elle, n'y suffirait point, il entreprit de contraindre à reconnaître ses mérites les discourtois qui s'opposaient à le laisser passer.

Il commença par fustiger de la belle manière son âne Miroir, qui fit aussitôt feu des quatre pieds sur le pavé de la route, au grand effroi des commères baguenaudant par là; puis il houspilla les garçonnetts du bout de sa houssine, envoya une bourrade à Belancasse, décocha un coup de poing à Féli, distribua maint horion de droite et de gauche, si bien qu'il ne resta plus devant lui que Sylvère Maguiboul, ferme comme un roc, mais tout prêt à sonner la cloche d'alarme, pour peu que le siège se prolongeât un instant de plus.

Moins courageux que l'honnête péager, ses compagnons entendaient ne se battre qu'à coups de langue, et

Landolphe se démenait si drôlement, qu'ils se mirent à rire: or le rire désarme, et notre jeune héros lui-même, fatigué de taper à tort et à travers, s'arrêta soudain, plongea les doigts dans son escarcelle, et finit par où il aurait dû commencer.

C'est-à-dire qu'il offrit à Maguiboul un denier de Tours au châtel.

-Eh donc! bonhomme, lui dit-il, prends ceci et fais-en ce qu'il te plaira, mais par le soleil d'or en champ de gueules! fais-moi place, que j'aie à annoncer à monseigneur ton maître la visite du mien, qui me suit à demi-lieue, chevauchant à la droite de monsieur l'archevêque de Sens, le révérend Gautier Cornut.

-Ah! messire, interrogea un bourgeois, ébahi de la nouvelle, que viennent faire céans ces nobles sires?-Dieu les ait on garde!.

-Je veux bien que Miroir prenne le mors au dent si tu en apprends un traître mot de ma bouche, gentil manant, répliqua Landolphe en riant au nez du bourgeois interloqué. Saches seulement que Monsieur de Sens et mon glorieux seigneur de Nesle sont ambassadeurs envoyés à ton prince, par Louis, roi de France, et que je suis leur fourrier. Or donc, place, ou sinon j'envoie ma houssine à la tête du fin premier venu, et je fais voir le jour à ma miséricorde, laquelle expédie vite un chrétien *ad patres*.

L'argument fit son effet. Sylvère Maguiboul ramassa le denier abbatial dans la poussière où, d'étonnement, il l'avait laissé choir, et, s'effaçant le bonnet à la main, humblement incliné, il céda le pas à Landolphe Bel-Esbat, qui fit une entrée triomphale dans Aix la Jolie.

Le fol se rendit à l'hôtellerie des *Trois-Rois-de-Cologne* où il retint le logement des ambassadeurs; et notre amour de la vérité nous oblige à dire que, son office rempli, assuré que Miroir ne manquerait d'aucun des bons traitements dus à sa dignité d'âne du domestique de l'ambassadeur d'un roi, il se fit servir une pinte ou deux, ou trois, du meilleur vin de son hôte, et désaltéra son palais et sa gorge brûlés par l'air chaud des plaines provençales.

Il ne fit point mystère de sa qualité, de telle sorte qu'une foule de gens désœuvrés—qui ne manquent point au pays des oliviers—s'accumula aux environs de la route de France, dans le but avoué de faire bon accueil aux envoyés du roi.

Ceux-ci arrivèrent un peu après le coucher du soleil, suivis d'une escorte convenable d'archers, varlets, pages, écuyers et capitaines.

Ils traversèrent lentement la ville des Tours, où résidait l'évêque, franchirent la seconde enceinte qui bornait la ville des Comtes, passèrent sans s'arrêter devant le palais de Raymond Bérenger, et finalement pénétrèrent dans le faubourg de Saint-Sauveur, dont l'hôtellerie des *Rois-de-Cologne* faisait l'un des principaux ornements.

Landolphe les y attendait sur le seuil, visiblement ému, et leur souhaita la bienvenue d'une voix aussi empâtée que l'accent en était joyeux. Il faillit recevoir les étrivières.

On lui épargna cet affront; seulement monsieur l'archevêque lui tira les oreilles, et messire de Nesle, chevalier de bon renom, le pria de s'aller coucher sur l'heure, et d'être dispos le lendemain dès l'aurore.

Après quoi l'hôte reçut ordre de ne plus donner à boire au malheureux fol que de l'eau pure, breuvage insipide,

mais qui n'échauffe ni le cerveau ni le sang.

La multitude ne s'occupait nullement des faits et gestes des ambassadeurs.

Elle commentait leur arrivée, et de quartier en quartier on se demandait quelle idée avait pris au jeune roi très-chrétien de faire voyager aussi loin ces personnages illustres, et que l'on admirait fort, l'un, sous sa lourde cuirasse et son heaume gigantesque, l'autre avec son long tabart violet et sa mitre de drap d'argent.

Comme il se faisait tard et que, de chaque logis, émanait une odorante vapeur de soupe à l'huile, bourgeois et commères s'en allèrent manger, remettant à plus tard plus ample informé.

La curiosité ne put l'emporter sur l'appétit.

II

LA MARGUERITE DES MARGUERITES

Table des matières

Raymond Bérenger, qui régnait alors sur les comtés de Provence et de Forcalquier, appartenait à la maison de Barcelone.

Il avait épousé Béatrix de Savoie, fille du comte de Savoie, et de ce mariage n'avait eu que des filles, dont, au reste, la destinée fut brillante: car l'aînée épousa le roi saint Louis; la seconde, Eléonore, Henri III, roi d'Angleterre; Sancie, Richard d'Angleterre, roi des Romains, et Béatrix, Charles de France, roi de Naples et de Sicile, tige de la dynastie d'Anjou.

Sous le gouvernement paternel de ce prince, la belle Provence était heureuse; elle gardait avec un soin jaloux les coutumes poétiques de cet âge; la famille y restait constituée d'une façon patriarcale; les chefs de famille administraient la province, occupaient les charges municipales, les vigueries; les artisans formaient des confréries; chaque classe avait ses privilèges et ses droits, mais aussi des devoirs, strictement observés.

Le comte n'était, pour ainsi dire, que le premier parmi ses pairs. Il possédait l'amour de ses sujets.

Ce soir-là, après le souper, le comte Raymond vint, appuyé sur le bras du fidèle Romée, son ministre, rejoindre dans la salle d'honneur Madame Béatrix, sa femme, autour de laquelle se groupait une cour empressée de nobles dames et de jeunes seigneurs.

Assise sur des carreaux de velours, au-dessous d'un baldaquin d'écarlate parsemé de broderies, la comtesse écoutait distraitement le doux et frais babil de ses filles, qui jouaient à ses pieds, vêtues uniformément aux couleurs de la Vierge, blanc et bleu.

Avec sa longue jupe, mi-partie de cendal rouge écartelé de la croix de Savoie, et de cendal jaune rayé d'incarnadin; avec son surcot de drap d'argent, et le riche diadème posé sur ses cheveux blonds, Béatrix resplendissait d'une beauté souveraine.

Elle était bien la reine, gracieuse et adulée, de ces brillantes cours d'amour qui florissaient alors dans les pays de la langue d'oc, véritables fêtes de l'intelligence où affluaient les poètes, les troubadours, les ménestrels, et dans lesquelles notre merveilleuse poésie française trouva ses origines.

Eléonore, Louise et Béatrix de Provence étaient encore de toutes jeunes fillettes, au regard espiègle, au sourire mutin: Marguerite, leur aînée, qui touchait à sa quatorzième année, méritait vraiment ce nom de *perle* si harmonieux, surtout lorsqu'il est prononcé en dialecte provençal.

Elancée et svelte, le front couronné des torsades opulentes de ses cheveux bruns; l'œil noir, mélancolique et rêveur, mais brillant d'un éclat sans pareil, les lèvres purpurines, elle avait le port d'une princesse, la grâce d'une fée, la candeur d'un ange.

Elle chantait à la plus petite de ses sœurs, qu'elle berçait dans ses bras, une naïve cantilène, et riait des moues gentilles, des mots sans suite de l'enfant.

Sa tante Gersinde, vicomtesse de Béarn, posément installée en un fauteuil à dossier, à demi cachée par les flots d'étoffe de sa traîne et de son manteau brochés, causait d'un air austère et recueilli avec le jeune évêque de Valence, Guillaume de Savoie, et le comte de Maurienne, frères de la comtesse.

Cette châtelaine, fort entichée de noblesse, ne devisait volontiers que de blasons et de généalogie, parfois des joyeux déduits de la chasse, et mettait par-dessus tout en ce monde, les vaches *clarinées et accolées* de monsieur son mari, et le vol au gerfaut, -gerfaut d'Allemagne s'entend.

-Ne me parlez point, disait-elle en cet instant même, de laniers de Sicile ou de simples émouchets! Fauconnerie est plaisir de prince, sire évêque, mon cousin!. Et rien ne me plut davantage que la belle description qu'on en fait dans le poème de *Florès et Blanchefleur*, que me lut, hier à la vesprée, mon chapelain. Par les vaches de Béarn! ce livre est le fin premier que je ferai copier par les moines de l'abbaye de Sénanques, ores que j'aurai beaux écus sonnans en mon escarcelle.

Près d'une fenêtre, il y avait un autre groupe.

Le vieux chevalier Elzéar de Sabran, qui ne se déshabitait point du harnais de guerre, -se redressait fièrement sous un lourd haubergeon de mailles plus souple à ses épaules que doublet de velours. Une écharpe d'azur rayée de lamelles d'argent, flottait sur l'acier poli; un bonnet florentin couvrait sa tête chauve, dégarnie aux tempes par le frottement du casque.

Il se taisait, le vaillant vieillard qui n'avait à conter qu'histoires de guerre et prouesses de paladin: il écoutait

ma mie Pascaline, alerte camériste aux prunelles de feu, qui babillait avec intempérance, et laissait bien peu de choses à dire à son interlocuteur, le troubadour Hélié de Roquefavour, le disciple de Ponce de Capdeuil et d'Armand de Marveil, ses plus célèbres devanciers du siècle précédent.

Hélié frôlait de temps à autre les cordes sonores du psaltérion-sortre de harpe triangulaire-avec laquelle il accompagnait ses chants.

Il plaisait, le hardi jeune homme au franc visage, illuminé de la lueur du génie! Ses riches vêtements, de laine teinte en pourpre, chamarrés de broderies d'argent, disaient en quelle estime on le tenait à la cour de Provence.

Auprès de lui un page agenouillé sur les dalles de marbre, taquinait un grand lévrier blanc, au museau de reptile, aux oreilles redressées, qui gambadait autour de lui, agile, capricieux dans ses mouvements, et se couchait tout-à-coup, humble et craintif, lorsque la rude voix du chevalier Elzéar grondait ce nom:

-Rubis!

Cette grande salle du château d'Aix offrait donc un tableau charmant à l'heure où le comte Raymond Bérenger y pénétra, vêtu avec plus de recherche que de coutume, et suivi de son fidèle conseiller, lequel sortait rarement de son retraits passé le coucher du soleil.

Les différents groupes que nous venons d'esquisser avaient pour cadre les murs tendus de tapisseries de Flandre, et décorés de panoplies d'armes et d'étendards; par les fenêtres ouvertes entraient un air frais chargé de parfums pénétrants; des branches vertes et des fleurs

jonchaient des dalles; sur les crédences ouvragées, çà et là éparses, étincelaient des orfèvreries, des hanaps de cristal.

Plusieurs candélabres à la romaine, hauts, hérissés de cierges de cire, répandaient une lumière vive sur ces étoffes soyeuses, ces gais visages; les rires des enfants, les jappements contenus du chien, les saillies du page, les vibrations légères de la harpe, le murmure des voix emplissaient la salle d'une animation joyeuse.

A l'entrée du comte, subitement, le silence se fit. Les fillettes seules égrenaient leurs rires éclatants.

Raymond Bérenger vint droit à sa femme, qui se leva pour le recevoir:

-Savez-vous, Béatrix, lui dit-il avec enjouement, savez-vous qu'on m'annonce une singulière nouvelle? Il nous arrive des ambassadeurs, et non pas gens de mince parage... L'archevêque de Sens et le sire de Nesle, envoyés auprès de nous par le roi, sont entrés à Aix tantôt. Je viens de leur dépêcher monécuyer Castellane... Figurez-vous qu'ils ont pris logement à l'hôtellerie, en plein faubourg Saint-Sauveur, ce que je ne souffrirai pas.

La comtesse reprit sa place et fit asseoir son mari à côté d'elle. Marguerite vint offrir son front à son père, qui y mit un baiser.

-Avez-vous idée de ce que viennent faire ces seigneurs en vos États, Raymond? demanda Béatrix de Savoie autour de laquelle se pressèrent tous ceux qui se trouvaient dans la salle.

Raymond eut un sourire malicieux. Il prit la main de Marguerite et la garda entre les siennes, couvrant la jeune fille d'un brûlant regard d'amour paternel.

-J'ai idée, répondit-il après une courte hésitation, qu'il faudra bientôt ouvrir le Livre de raison pour y consigner quelque fait d'importance.

Une nuance rosée se répandit sur les joues de . Marguerite qui pourtant ne baissa pas les yeux. La comtesse fit un mouvement de joie, aussitôt réprimé.

Le *Livre de raison* était, en ce pays et à cette époque, le livre d'or de la maison: on y inscrivait les mariages, les procès, les alliances, tout ce qui constituait la gloire et l'honneur de la famille; et souvent, après avoir lu quelques passages de l'Évangile, durant les longues veillées de l'hiver, on parcourait avec recueillement ces fastes familiaux, qui rappelaient les ancêtres, et servaient d'exemple aux descendants.

L'allusion du comte de Provence fut donc facilement comprise.

-S'agit-il d'un mariage? demanda l'altière Gersinde de Béarn. Quel seigneur dans la chrétienté prétend à l'honneur de notre alliance? Il le faut de haut lignage, car nous sommes race royale. et notre oncle Pierre fut roi d'Aragon.

-Un mariage? fit la gente Pascaline, qui joignit les mains, voilà de beaux sujets de *sirventes*, maître Hélie!

-Un mariage? Et qui donc serait la fiancée? interrogea Thomas de Savoie, comte de Maurienne. Une de nos chères nièces? Et laquelle? Eléonore, l'étourdie, ou la grave Louise qui médite dans son coin?

La comtesse Béatrix attira dans ses bras Marguerite rougissante.

-Oh! damoiselle, dit à son tour le vieil Elzear de Sabran, en s'inclinant avec un respect attendri devant la jeune